Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 4

Artikel: La politesse chez nos garçons

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041448

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PARTIE NON OFFICIELLE

La politesse chez nos garçons

C'est des garçons de la campagne qu'il s'agit parce que, beaucoup plus que ceux de la ville et beaucoup plus que les fillettes, ils affichent la vulgarité, se font parfois un point d'honneur de paraître grossiers. Les petits citadins — ceux qui vivent sur la rue exceptés — ont du moins un vernis de savoir-vivre, un grain salutaire d'amour-propre qui les retient en public devant les graves incartades. Par contre, nos petits paysans grandissent souvent avec des habitudes à la fois insolentes et gauches, sans aucune notion des bonnes manières qui constituent cependant un côté visible et tangible de l'éducation.

Les enfants de la campagne sont timides par nature, les garçons plus encore que les filles, mais ils ont leurs audaces. Audaces de timides, si incongrues, si déplacées qu'elles font mal juger celui qui les commet. Voici quelques faits pris entre mille, dont chacun de nous a été, une fois ou l'autre, le témoin indigné.

Une automobile étrangère passe sur la route : elle est bombardée, suivant la saison, de boules de neige ou de cailloux.

Un vieillard, une brave vieille fille, pour peu que son originalité soit connue dans l'endroit, recueille au passage des quolibets sur sa manière de vivre ou d'agir.

Que vienne à passer une femme chez qui se manifestent les signes d'une prochaine maternité, il s'échange entre les grands garçons de nos écoles des propos grossiers, qui dénotent un manque total de respect, quand ce n'est pas de la perversion.

Comment beaucoup de garçons envisagent-ils le mystère des origines de la vie ? N'y aurait-il pas, de la part des parents d'abord, puis de la part des éducateurs, des mesures à prendre ? Mesures de vigilance, avant tout, mais aussi renseignements donnés à bon escient et au bon moment, dans la forme respectueuse et chaste qui convient. Ce serait, avec l'habitude de la maîtrise de soi et du renoncement, une lointaine, mais combien utile préparation pour l'avenir...

Les êtres sans défense, les étrangers, les pauvres, les femmes, les enfants timides ou mal doués sont parfois traités par les gamins de nos villages avec un sans-gêne qui ne fait pas honneur à nos principes chrétiens.

Les animaux n'ont pas meilleur sort. Les mauvais traitements que subissent les chiens attachés, les chats, les ânes, les oiseaux, les insectes, les grenouilles — encore des êtres sans défense — sont classiques.

Sur les murs des lieux publics, jusque dans nos sites fréquentés et même dans les lieux de pèlerinage, en hiver sur la neige, on lit des noms, des plaisanteries grossières où le mot de Cambronne figure à réitérées fois.

Combien de jeunes gens et d'adultes n'ont pas l'idée des plus élémentaires convenances : céder le pas dans un passage étroit, céder sa place dans le train ou l'autobus aux dames, aux personnes âgées, se placer à gauche des supérieurs et des dames, porter le fardeau de qui est encombré !

Combien de nos garçons ne savent pas saluer, se lever et rester découverts pendant qu'on leur parle, répondre aimablement, donner un renseignement !

On reproche au paysan de n'avoir pas assez de respect pour la femme et la maternité, d'être dur, exigeant. Est-ce toujours à tort ? Certainement non. Il est vrai que la première éducation est souvent fautive. On exalte la personnalité du garçon et on diminue la petite fille : « Tu pleures comme une fille. » A la fillette, on dit : « Il faut lui céder, il est le garçon. » Tandis qu'on apprend à la fillette à se suffire, à se débrouiller, à cirer ses chaussures et à ranger ses habits, on est au service du petit garçon, on remet en place ce qu'il a laissé traîner, on lui met en mains ce dont il a besoin. Tout naturellement, le petit homme en vient à voir dans sa mère et dans ses sœurs, et dans les femmes en général, des êtres faits pour le servir. Pénétré de ses droits, peu soucieux de ceux des autres, il grandit et, avec l'âge, s'accentuent les tendances égoïstes et dominatrices.

Le moment vient cependant où le jeune homme doit prendre contact avec un autre milieu : c'est le collège, l'atelier, la caserne. Timide et vaniteux, il n'est point préparé à frayer avec ce nouvel entourage. Il commet maintes maladresses, encaisse des quolibets ou des mauvais points et il en souffre. S'il est intelligent, il saisit le ton à prendre, mais ce n'est point sans essuyer des froissements d'amour-propre dont le souvenir lui restera comme un arrière-goût d'amertume.

Il est de jeunes paysans qui ne se polissent jamais, qui gardent leur rude écorce et reviennent au village « gros Jean comme devant ». Plaignons ceux qui devront vivre près d'eux. D'autres, par contre, s'aigrissent, maudissent l'éducation qui ne les a pas mieux préparés à la vie ; la vanité aidant, ils prennent assez vite un vernis de politesse, mais aussi l'aversion pour leur village et leur profession. Ce sont des déclassés.

Le paysan du XXme siècle a besoin de savoir-vivre ; il doit posséder la correction des manières et du langage qu'on exige des gens bien élevés, si nous ne voulons pas que, au premier contact avec les citadins, il se sente inférieur et rougisse de sa condition.

Il y a plus : le garçon d'aujourd'hui sera l'époux de demain. S'il n'a pas appris à respecter l'autre sexe, à avoir des égards, à se débrouiller seul, il sera le mari exigeant, sans modération, sans délicatesse.

Educateurs, songeons-y.

Le programme de nos écoles primaires porte des leçons de politesse. Ces leçons sont-elles données régulièrement, avec la conviction de leur importance ? La théorie seule servant de peu, il y faut joindre des exercices pratiques fréquents.

Le moment de la récréation est celui où l'enfant s'abandonne et se montre avec ses tendances brutales : crocs-en-jambe, bousculades, coups de pieds et coups de poings, cris, paroles grossières, sévices sur les petits et les faibles, etc. Tout se voit dans une récréation non surveillée. Voilà pourquoi le maître doit être là, attentif, vigilant, perspicace. Les répressions doivent être immédiates : les sanctions à retardement, sur ce point du moins, risquent de paraître insolites ou démesurées. En plus, il y a les mille occasions journalières où la politesse trouve à se pratiquer. L'école est une petite société où l'enfant se prépare à vivre correctement avec ses semblables.

Voulons-nous que nos élèves fassent honneur à leur pays et à leurs maîtres ? Donnons-leur avec le fond, la forme de l'éducation, cette belle forme, « humaine » dans le meilleur sens du mot, que saint François de Sales appelait « la fine fleur de la charité ».

M. V.

† M. Joseph Göttler

Le 12 octobre 1935, un bicycliste était pris entre un tramway et une auto, dans la Léopoldstrasse de Munich. Il tomba ; on le releva, sans connaissance, on le transporta à l'hôpital de Schwabing. Il revint à lui, put donner son adresse et celle de sa sœur, se préoccupa de terminer son bréviaire du jour ; mais les blessures du crâne étaient trop graves pour qu'on pût rien tenter ; il mourut deux jours plus tard. C'était l'abbé Joseph Göttler, professeur de pédagogie à la faculté de théologie de l'Université de Munich.

Né le 9 mars 1874, à Dachau, d'une famille modeste, Göttler célébra sa première messe en 1898. Il acquit le titre de *privat-docent* pour l'enseignement de la pédagogie aux théologiens en 1904 ; en 1911, il était nommé professeur titulaire de pédagogie et de catéchétique. On le compta bientôt parmi les pédagogues les plus en vue d'Allemagne ; son renom dépassait, à sa mort, les frontières de son pays et de sa langue.

Comme son enseignement s'adressait d'abord aux futurs ecclésiastiques, Göttler se préoccupa en première ligne des problèmes d'éducation religieuse et morale. Il reprit l'élaboration de la méthode de catéchisme dite de Munich au point où l'avaient laissée ses promoteurs, Stieglitz et Weber, la clarifia, l'assouplit, l'adapta mieux aux diverses étapes du développement de l'enfant et la fit admettre par tous les diocèses d'Allemagne.